

Une exposition pour les dames

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 39

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Eh ! vilhie citadelle !

Ma fâi la fenna, quand l'òut cein a été tant motsetta que son moulin à parolès a été arretâ franc, et l'est z'ua demandâ à sa vesena cein que cein allavè à derè : vilhie citadelle.

— Ne sé pas bin à sù cein que cein vâo à derè, se lâi repond sa vesena ; mâ demandèri à me n'hommo.

Adon ellia vesena tracè vai se n'hommo, et lâi fâ :

— Etiuta-vâi ! dinsè et dinsè lo syndiquo dè Retroussepâi, ein passeint dévânt tsi la Margoton l'a traitâie dè vilhie citadelle ; qu'est te que cein vâo bin derè ?

— Que mè dis-tou quie ! se repond se n'hommo, qu'étâi on grand farçeu, n'ia pas moian que lâi aussè cein de ?

— Oh què oï.

— Eh te possiblo ! Eh bin l'est tot cein qu'on pâo derè dè pe mau pliâci à ne 'na fenna !

L'est bon. La fenna va cein rapportâ à la Margoton que s'est messa dein onna colèrè dè ti lè diablo et qu'arâi prâo frézâ lo syndiquo se le l'avâi tenu.

— Ah t'ein vé bailli dè ta vilhie citadelle ! se le desâi, et l'est z'ua po portâ plieinte tsi lo dzudzo dè pé ; mâ lo dzudzo a tant recaffâ dè l'affèrè, que la Margoton a fini pè vairè qu'on sè moquâvè dè lli et le s'est reinsauvâie à l'hotò tota penâosa.

L'ivrogne et le pourceau.

FABLE

Contre une borne, au coin d'un mur,
Un citoyen se roulait dans la crotte ;
Il était, comme on dit dans la plèbe, en ribote ;
Il s'était aplati là comme un fruit trop mûr,
La bouche ouverte, l'œil stupide,
Et sans souci du lendemain,
Cuvait mollement son liquide.
Près de lui dans le même coin,
S'était un beau tas d'ordures :
En cherchant quelques épiluchures,
Un pourceau qui passait vint y fourrer son groin :
— Veux-tu t'en aller, sale bête !
Dit l'ivrogne en l'apostrophant.
L'animal, quoique bon enfant,
Avait son amour-propre ; il releva la tête,
Et s'éloignant de quelques pas,
S'assit sur son train de derrière :
— Eh bien ! non, lui dit-il, je ne te ferai pas
L'honneur de me mettre en colère ;
Mais ces mots-là, de bonne foi,
Font dans ta bouche une étrange figure.
Où trouver une créature
Plus « sale » et plus « bête » que toi ?
Te voilà vautré dans l'ordure,
De l'univers toi qui te dis le roi !
Et demain tu seras malade.
Tu diras : « J'ai mal aux cheveux ».
Mais s'il se trouve un camarade,
Vous recommencerez à vous saouler tous deux.
Ah ! tu m'appelles sale bête !
Mais que dirais-tu donc si tu voyais ta tête,
Ces cheveux éméchés et ce nez violet,
Ce pantalon et ce gilet.
Souillés par le trop plein de ta débauche infâme ?
Cette échine avachie et ces membres perclus ?
Je cherche où peut être ton âme,
Non, tu n'es qu'un trou, rien de plus !

Va, reste là, dans la boue où tu grognes,
Plus ignoble qu'un vieux torchon !
Ah ! qu'on est fier d'être cochon
Quand on regarde les ivrognes !

(Gazette du Valais)

Genève, le 23 septembre 1889.

Monsieur le Rédacteur,

La lecture de votre article en patois, de samedi, où il est question des Bioux, m'a rappelé une anecdote récente, concernant le bateau le *Caprice*, et que je me permets de vous transcrire en patois comier pour votre excellent *Conteur*, si toutefois vous la jugez digne d'y figurer. J'ai cherché à rendre de mon mieux la prononciation de ce patois, parfois assez différente et souvent plus pittoresque que celle du patois de la plaine.

Mè pinsou que vo z'ai dza traversâ lou lè dè Joux su lou biau pîtât bateau à vapeu que fa lou serviçou dâi lou Pont è Bioux, quantiè à Rotseray ; on li dit lou *Capriçou*, et la coumeinchè lou serviçou dâi la saillâita. Se vo ne vo z'êtès pas encouè paie cé plliési, vo déri que c'est on biau pêtât bateau que loudzè sain bruit su lou lè coumâi on osé. È n'a pas coumâi lè z'autrou durè ruvé avouè dè lans que brassont l'égue, mais ou'n' espèce dè cruâi in fâi, qu'a lè brantsès intuersès et que viront dâi l'égue coumâi on pelietot, qu'on li dit : ou'n' Alice, ne sè pas porquîè.

Tot parin la z'âo dâo malheu. On dzeu l'a risquâ dè bourlâ pai lo fièu ; heurusamai que y'avâi prâo d'égue à lè po l'étiaindrè. Mais la pe diabilia que yè t'arrevâye me vè vo la derè.

On dzou que cé bateau avâi ouna trantâna dè voyageux, et que l'étâi pié ouna mi treù tserdjé, è s'est insabliâ dévânt lè Bioux. Tot lou mondou èrè édzerdzelié, po çâi que lou bateau pintchèvè on bocon treù et risquâvè dè versâ. A cé momâi critiquou, lou pe gros bounet dè la Comba, qu'èrè permiè lè dzâi in dangé dè sè nâyié, s'est fatché asse rodzou qu'ouna cassa et a cryiâ à capitâinou d'ouna vouâi dè tounèrou : « Au nom de la loi, désensablez ce bateau ! »

Les commandements de l'ouvreuse. — Tout ceux qui ont été dans quelque théâtre de Paris ont pu apprécier la morgue des ouvreuses et la manière dont elles accueillent les spectateurs. Ces femmes, généralement mûres et toujours revêches, se donnent là une telle importance qu'il faut se soumettre à leur bon plaisir, si on ne leur glisse dans la main une pièce de monnaie. Aussi un spectateur indigné a-

t-il fait, à leur intention, ces commandements :

Dans tes fonctions tu prendras
Tes aises préférablement.
Les journalistes recevras
Assez cavalièrement.
Les autres gens tu traiteras
Sans politesse également.
Ton directeur desserviras
En faisant plus d'un mécontent
Les spectateurs tu placeras,
Neuf fois sur dix, en te rompant.
Le vestiaire tu tiendras
Dans un désordre extravagant.
Les manteaux tu égareras,
Cannes, riflards mêmement.
Tout le spectacle écouteras
Malgré l'ordre du règlement.
Dans les couloirs bavarderas
En faisant un bruit énervant.
Puis, ton pourboire empocheras
Toujours sans un remerciement.

Une exposition pour les dames.

Mesdames. C'est à votre intention, tout particulièrement, que nous empruntons au *Petit Parisien* les lignes suivantes, qui vous intéresseront certainement.

On prévoit déjà le temps où l'incomparable fêerie du Champ-de-Mars sera close, et pour qu'on ne se trouve pas trop désorienté il est, dès maintenant, exposition de petites expositions partielles.

C'est ainsi que l'on s'occupe, pour cet hiver, d'une exposition d'éventails.

L'idée est aimable de songer à réunir tous les types de ce délicat objet. L'histoire de l'éventail, n'est-ce pas, en réalité, un résumé de l'histoire de la femme ?

Ces éventails anciens semblent, quand on les contemple, avoir gardé quelque chose de la grâce victorieuse de la femme qui l'agitait autrefois.

Il arrive que, sans trop d'imagination même, on revoit, par la pensée, la jolie main qui s'en servait...

L'éventail ! C'est, en réalité, un des engins féminins les plus anciens. La reine de Saba, de fabuleuse mémoire, en avait qui étaient constellés de pierreries et qui étaient formés de plumes éclatantes d'oiseaux rares.

Mais il sera, à ce que l'on peut supposer, assez difficile de remonter jusque-là !

Il faudra se contenter de suivre l'histoire de l'éventail depuis des époques relativement modernes.

L'Angleterre nous précéda dans l'usage de l'éventail. Des chroniques contemporaines du règne de Richard II, vers la fin du quatorzième siècle, font mention de la coquetterie des dames de la cour et des petits manèges auxquels leur servait l'éventail.

Ce n'est guère qu'un grand siècle et demi plus tard que Catherine répandit la mode de l'éventail à la cour de France, mais, jusqu'au dix-septième siècle, il ne dépassa pas l'enceinte du Louvre.

La plupart des éventails d'alors étaient

couverts de peaux de senteur fournies par l'Italie ou par l'Espagne et valaient fort cher.

Sous Louis XIV, l'éventail se perfectionna et, en même temps, devint d'un usage général. Les feuilles se couvrirent de gouaches élégantes, tandis que les joailliers en enrichissaient les montures. Les peintres éventailistes réduisaient en miniatures les tableaux des maîtres. Quelques-uns ne dédaignaient pas de mêler à des allégories des flatteries à l'adresse des idoles du jour. On cite, par exemple, l'éventail représentant M^{lle} de la Vallière recueillant, au milieu d'un fastueux jardin, les hommages de la renommée, de la victoire, de la poésie, personnifiées par de gracieuses figures de femmes.

Mais c'est au dix-huitième siècle que l'éventail atteignit la perfection. C'est l'époque de l'apogée de son histoire.

Comme il était d'usage que toute mariée offrit à chacune de ses invitées un sac et un éventail, la corporation des éventailistes ne chômait guère. Ceux-ci étaient souvent des artistes excellents. Alors florissaient les Louis Gérard, les Francis Xavery, les Noël Bosty, les Mme Doré, etc.

La reine Marie Leczinska trouva dans sa corbeille de noces trente-cinq éventails fournis par Ticquet.

Marie-Antoinette eut aussi de superbes éventails. Un mémoire de Gaillard, bijoutier du roi, nous apprend qu'elle en reçut, au moment de son mariage, pour une somme de 66,561 livres. Parmi ces objets d'art, se trouvait l'éventail qui est demeuré célèbre sous le nom d'« éventail de la reine », qui selon le goût d'alors, était « à surprise ». Lorsqu'on le déployait d'une certaine façon, le dessin n'était pas le même que lorsqu'on l'ouvrait d'une autre manière.

Au reste, l'ingéniosité varia à l'infini la forme des éventails. On inventa des éventails à jours, qui permettaient de voir sans être vu. Ces éventails fort précieux pour les coquettes, étaient recouverts d'une feuille artistement peinte, au milieu de laquelle se trouvaient deux minuscules fenêtres garnies de verre, ce qui, dit un écrivain du temps, laissait à la femme le temps de se composer le visage qu'elle voulait.

D'autres éventails à brins écartés offraient le même avantage.

Mais voici que l'éventail va jouer un rôle politique ou anecdotique. Il reflétera l'actualité dans ses dessins. Des indications précieuses sur les particularités d'une époque nous ont été parfois fournies par les compositions d'un éventail.

Après les expériences des frères Montgolfier, on vendit des éventails qui représentaient les ballons s'élevant dans les airs.

Sous la Révolution, les éventails retraçaient les grandes scènes historiques qui occupaient tous les esprits. Les symboles de la Liberté, l'Autel de la Patrie, les portraits des orateurs politiques, avec des devises, des refrains patriotiques étaient les sujets favoris. Le Musée

Carnavalet a, de ces éventails populaires, une collection merveilleuse.

L'éventail, à ce moment, servait parfois de signe de ralliement, de moyen de reconnaissance entre les monarchistes. Dans les complications des dessins, dans l'entrelacement des feuillages, se cachaient les portraits du roi et de la reine.

Un journal dénonça alors les éventails « au saule pleureur » dont les feuilles offraient à l'œil exercé la figure de Louis XVI. Certains de ces éventails devaient être regardés en transparence et on apercevait alors le Dauphin.

L'éventail, en se démocratisant, a souvent ainsi rappelé les événements qui avaient fait quelque bruit. Pour ne citer qu'un exemple au hasard, en 1848, après la représentation du *Chiffonnier de Paris*, de Félix Pyat, qui avait eu un succès considérable, des éventails se vendaient dans le théâtre, reproduisant la scène principale du drame.

En Espagne, — où l'on joue de l'éventail plus que partout ailleurs, — il y a, assure-t-on, tout un langage de l'éventail. Selon qu'on l'incline, qu'on le ferme à demi, qu'on l'ouvre rapidement ou lentement, on peut dire mille choses.

C'est tout un alphabet de télégraphie aérienne — et galante.

Questions et réponses. — La réponse au passe-temps de samedi dernier, est : *Vienne, Bienna*. Ont répondu juste : Mme Orange et Café des Délices, Genève, Café du Nord, Nyon, MM. Marguerat, à Bochat, Tinembart, à Bevaix, Mansueti, à Winterthur, Jolliet, à Bulle, Chevalley, à Cossonay, et Delessert, à Vufflens. — La prime est échue au Café des Délices.

Logogriphe.

proposé par un abonné.

J'ai deux pattes avec huit pieds ;
L'on me trouve chez les fermiers ;
Deux pieds de moins, je suis mon frère,
Trois pieds de moins, je suis ma mère,
Prime : Un jeu.

Boutades.

Une femme réveille son mari, en lui disant :

— Allume un peu la bougie ; je crois que je me meurs.

Le mari lui répond de mauvaise humeur :

— On dirait vraiment que tu ne peux pas mourir sans y voir clair.

L'autre jour, dans un des premiers cafés de la ville, un pick-pocket, après avoir payé son grog, souffle prestement les lunettes d'or d'un jeune étranger qui venait de les poser sur un journal illustré.

— Eh ! monsieur fait ce dernier, dites donc, vous emportez mes besicles !

— Oh ! pardon, monsieur, riposte le filou, une distraction. J'ai cru que c'était mon parapluie.

Un ouvrier faisant le lundi bleu, et pochard au premier chef, voit son chapeau rouler dans la boue, et lui adresse cette interpellation :

— Ecoute, gredin, si je te ramasse, je tombe ; si je tombe, tu ne me ramasseras pas. Par conséquent, je te laisse.

Une personne élevée à la campagne, et qui est aujourd'hui mariée à l'un de nos industriels, disait samedi dernier à sa domestique :

— Louise, vous irez au marché et vous m'achèterez deux ou trois douzaines de belles tomates... Mais ne les prenez pas vers ma mère,.. elle est trop voleuse !

Le docteur Lambale était, il y a 25 ans, l'un des chirurgiens les plus en vogue. Un jour, en 1866, il venait d'opérer un de ses clients auquel il avait coupé la jampe. Quand ce fut fini, un proche parent du malade le prend à part :

— Monsieur le docteur, un mot : Pensez-vous que le malade en réchappe ?

— Lui ! il n'y a pas l'ombre d'espoir.

— Alors, à quoi bon le faire souffrir ?

— Eh ! que diable, monsieur, mettez-vous à notre place ! Est-ce que l'on peut dire tout de suite à un malade qu'il est perdu ?... Il faut bien l'amuser un peu !

Cueilli dans la *Nouvelle Revue*, article de M. A. de Fontpertuis sur l'Afrique australe.

Parlant du désert de Kalahri :

« Impossible d'y entretenir du gros bétail et quatre mammifères seulement s'y rencontrent : l'autruche, l'élan-antilope, le farouche rhinocéros, et la frugale brebis. »

L'autruche, un mammifère !

Vous en étiez-vous douté ?

L. MONNET.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements. J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 24,75. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 101,25. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 79. — Bari, à fr. 74,50. — Barletta, à fr. 39. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25.

Ch. BORNAND, Succès de J. Guilloud,

4, rue Pépinet, LAUSANNE

Fête des Vignerons. — En vente, au bureau du *Conteur*, la brochure contenant les articles de la *Gazette de Lausanne* sur la Fête des Vignerons. — Prix : 70 centimes. — Envoi franco contre 75 centimes en timbres.